

Wadiï n'aura pas son petit vélo...

Récemment, j'évoquais le cas d'une jeune fille atteinte d'une maladie rare et dont les parents réclamaient une aide massive pour l'envoyer à l'étranger. Comme la survie a un prix et que les bons sentiments, aussi puissants soient-ils, s'arrêtent aux portes des cliniques, il lui faut rassembler la coquette somme d'un demi-milliard de nos anciens centimes pour payer cette opération. Il est dit, quelque part, que les soins sont un droit pour toute personne malade. Ça, c'est la théorie, ce qui est transcrit sous forme d'articles secs, d'énoncés de lois rigides ; ce qui est l'aboutissement des débats entre spécialistes et élus de la nation, dans l'atmosphère douillette d'une salle de réunions chauffée ou rafraîchie selon les saisons, sous l'œil vigilant d'un président de commission chargé de faire respecter l'esprit de la loi. Ainsi, la loi a un esprit. Et peut-être même des yeux, une tête et, qui sait, des organes génitaux ! La loi a un esprit mais, comme par miracle, lorsqu'il s'agit de l'appliquer, de la matérialiser sous forme d'actions concrètes, elle perd son esprit qui se dilue dans les discours creux, les bilans dithyrambiques, les promesses vagues... Et cette jeune fille, elle, est-ce seulement un corps qui souffre et attend dans sa lointaine ville de l'Algérie profonde ? N'est-elle pas aussi un esprit qui pense, qui réfléchit, qui espère, qui doute ? A-t-on le droit de laisser mourir des malades sans intervenir ? Est-il juste que la femme de si Flène prenne l'avion en première classe pour aller se faire arracher une dent alors que des malades lourds, vivant dans des conditions atroces, au milieu de familles démunies et désespérées, attendent la mort sans que ce Droit et cette Justice ne viennent taper à leurs portes ?

Récemment, j'ai rendu visite à un jeune enfant du nom de Wadiï, un bambin plein de vie, hospitalisé trois années durant dans un hôpital pédiatrique. Hospitalisé est un bien grand mot. Disons qu'il était là juste pour les soins d'urgence car il habitait un douar lointain et son père n'avait pas les moyens de le faire évacuer à chaque fois qu'une

crise sérieuse se manifestait. Wadiï était devenu un élément du décor. Tout le monde le connaissait et le choyait. Les médecins, les infirmiers, les malades, les visiteurs, etc. C'est un ami qui m'en parla un jour en me disant que son cas était «suspect» car, à chaque fois, que lui ou ses compères essayaient d'en savoir plus sur la maladie de Wadiï et les raisons qui ont fait qu'on ne l'évacuât pas vers l'étranger, on leur répondait : «Cela ne dépend pas de nos services. Il lui faut une prise en charge pour l'étranger et, pour le moment, on la lui refuse.»

Ce cas devenait encore plus «suspect» lorsqu'une journaliste d'un quotidien local se présenta pour enquêter sur la maladie du jeune Wadiï. On lui ferma la porte au nez et personne ne voulait prononcer un traître mot sur l'affaire du jeune Wadiï. Tout ce qu'elle put récolter, sous le sceau de la confidentialité et en faisant la promesse de ne pas divulguer l'identité de son informateur, se résumait en quelques bribes : Wadiï avait subi une intervention chirurgicale au niveau de la gorge. Visiblement, cette opération n'avait pas résolu le problème et on dut procéder à une trachéotomie pour l'aider à respirer. Pour protéger ce «trou» des microbes et autres atteintes bactériennes, on avait placé un petit appareil qui deviendra inséparable du petit garçon. Les jours et les mois passèrent, voire les années, et personne ne s'inquiéta du sort de ce malade pas comme les autres. Hormis, bien sûr, ces bienfaiteurs qui continuaient à lui rendre visite et à le dorloter comme si c'était leur propre enfant. J'ai vu ses photos prises lors des fêtes de l'Aïd. Il recevait de beaux costumes et les accoutrements qu'il adorait, notamment des tenues militaires. Ces bienfaiteurs le couvraient de cadeaux : tous les vendredis, c'était Noël pour lui ! Et puis, un jour, on le mit à la porte de la clinique. La prise en charge tardait à venir et il n'y avait plus rien à faire pour lui. Son père était désespéré : et si une crise chronique le prenait la nuit ? Comment faire ? L'administration hospitalière avait ses raisons que le cœur ignore et

trois années d'hospitalisation, c'était visiblement plus qu'il n'en fallait... Wadiï quitta l'hôpital pour enfants avec quelques larmes...

Je suis allé le voir dans son hameau perdu, par une belle journée d'hiver. C'était juste avant les grandes tempêtes de neige qui bloquèrent la circulation. Une fois dépassé Aïn Tahmamine, sur la route nationale 16, nous bifurquâmes à droite, au niveau du carrefour d'El-Megfel. Destination : Oued Cheham. Première halte dans un café fréquenté par des retraités qui se retrouvaient chaque matin pour débattre du contenu des quotidiens. On me présenta d'abord celui qui achetait *Le Soir*. Son compagnon de droite était un féru de *Liberté*. le troisième avait *El Watan* sous les yeux. Le quatrième adorait *Le Quotidien d'Oran*. Chacun pouvait lire quatre journaux au prix d'un !

Après ce moment de partage et d'émotions, nous primes la route d'un hameau perdu au milieu des collines verdoyantes. Après plusieurs essais infructueux, nous tombâmes sur l'épicerie où travaillait le papa de Wadiï. Je pensais que c'était la sienne mais j'appris qu'il n'était qu'un employé. Et notre jeune malade ? Il était à l'école. Heureux d'apprendre qu'il pouvait fréquenter encore les classes ! Il se débrouillait bien selon son père qui nous raconta les conditions pénibles dans lesquelles il vivait mais qui n'étaient rien à côté de la souffrance de voir son enfant mourir à petit feu : «Ils ne pouvaient plus rien faire à l'hôpital ! Nous attendons une prise en charge pour l'étranger. Enfin, c'est ce qu'ils disent...»

A l'heure de la sortie des classes, nous récupérâmes le petit Wadiï qui semblait vivre avec un sourire sempiternel figé sur son visage, juste au-dessus de cette chose atroce plantée au milieu de sa gorge. Il ne parlait plus mais comprenait tout. Il me montra comment il suivait les cours, comment il écrivait sur son cahier aux jolis motifs, comment il répondait aux questions. Il fut heureux d'apprendre que j'allais lui ramener un beau vélo mais montra son mécontentement quand je lui dis qu'il serait à trois



Par Maamar Farah
farahmadaure@gmail.com

roues. Son père intervint pour me signaler qu'il pouvait monter sans problème sur un deux-roues. Ok ! Ce sera une bicyclette pour grands !

Quelques mois plus tard, je reçus un coup de fil qui me glaça : le gosse venait de perdre la vie... Ce n'était pas un enfant de riche. Ce n'était pas le rejeton des nouveaux pachas qui ont ce qu'il y a de meilleur en Algérie et à l'étranger. Mais ça leur fera une belle jambe le jour où, malgré tous les soins intensifs, sophistiqués et coûteux qu'ils auront reçus à Paris, à Londres ou à Washington, ils ne seront qu'un corps froid dans un cercueil qui n'aura plus l'honneur de la première classe. Juste un colis dans une soute à bagage !

Sauvons ceux qui attendent ! Nous sommes en mesure, seuls, de rassembler des sommes fabuleuses qui redessineront le sourire sur les visages éplorés. A M'daourouch, des chômeurs se sont mobilisés pour venir en aide à l'un de leurs amis. En quelques jours, ils collectèrent 800 millions ! «Tout est possible»... Ne laissons pas la Faucheuse nous prendre d'autres Wadiï...

M. F.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam



Ne dites pas à ma mère que je suis facteur à El-Mouradia, elle me croit braqueur de banques !

J'ai invité mon épouse à un concert de musique contre les violences faites aux femmes. Elle a refusé, zaâma trop fatiguée pour sortir.

La baffe que j' lui ai balancée !

Au début, quand je m'étais dégoté ce boulot, je m'étais dit au fond de moi «mon p'tit père, t'es verni des dieux !» Eh oui ! Dans mes rêves les plus fous, je n'aurais pas pu imaginer un travail aussi pépère. Facteur à la Présidence ! Partout ailleurs, dans le monde, c'est un job d'enfer, mais pas chez nous. Le pouvoir et le Palais ne communiquant jamais, et ne répondant que «3 fois zigueni par an» aux interpellations, je pensais réellement me la couler douce, profiter d'un bureau d'ordre confortable, de la tranquillité d'un gîte oublié de tous, quelque part dans les combles du château, et récolter au bout, une retraite aux p'tits oignons. C'est ce que je croyais. Et les premières années, effectivement, j'ai vécu cette vie de château. Jusqu'à l'épidémie ! Oui, l'épidémie, mon frère ! Je ne sais quelle mouche perverse et un brin zinzin les a piqués, mais ils écrivent tous et tous les jours au Président. Pour te donner une idée, avant, je pouvais me permettre d'arriver au travail vers les coups de dix heures, de prendre une heure pour me préparer un café, de le déguster pendant une demi-heure et ensuite, vers les coups de treize heures, de

poser enfin mes fesses sur mon fauteuil. Pour une sieste bien méritée, évidemment. Eh bien là, tout ça, c'est fini ! 7 heures du mat' au poste, en poste ! Et même comme ça, en arrivant presque aux aurores, je trouve déjà des sacs de lettres devant mon bureau attendant que je les trie. Mais pourquoi et à quoi est due cette inflation de lettres ? Subitement, tout le monde lui écrit. Et tout aussi subitement, ces lettres sont amplifiées par des campagnes de presse incroyablement résonnantes, à défaut d'être toutes raisonnables. Un brin intelligent, du moins, c'est ce que je croyais, j'ai demandé ma mutation au service «Réception et entrées». Erreur fatale ! Je pensais retrouver un peu de sérénité et de farniente perdus au service «Courrier», je n'ai récolté que migraines et surmenage. Parce qu'autre nouveauté là aussi, en plus de le bombarder de lettres, ils veulent tous le rencontrer. Le toucher. Le palper. L'ausculter, pour certains. Lui tirer la peau, les moustaches pour vérifier que c'est bien lui. Comme s'il s'agissait d'une bête curieuse. Non, moi, je te le dis mon frère, les choses ne sont plus ce qu'elles étaient. Et dans le quartier, ma mère, autrefois bavarde et un brin fière et orgueilleuse, ne raconte plus sur tous les toits que son fils est facteur à El-Mouradia. C'est à peine si elle admet entre ses dents chicotées que son rejeton fume du thé pour rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.